cette guerre qui est devenue pour lui comme une seconde nature (Apoc., 20 : 7) : son irrémédiable défaite manifestera d'autant mieux la puissance et la gloire de ce dieu « miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté, longanime, qui patiente jusqu'à mille générations, gardant sa grâce, qui pardonne l'iniquité, la révolte et le péché » (Exode, 33 : 7). Relâché de l'Abîme (cf. 2 Pierre, 2 : 4 ; Jude, 6), Satan séduit *tous* les peuples repaganisés (ἔθνη) : « Leur nombre est comme le sable de la mer », ce « sable » qu'il foule aux pieds, qu'il couve pour ainsi dire, sur lequel il accroupit ses ignobles volutes, pendant qu'il « fixe » la mer pour en faire surgir son « fils bien-aimé » : la Bête (Apoc., 20 : 7 ; 12 : 18). Même pendant le Règne de Mille ans, alors que s'accomplit, sous l'égide d'une Église enfin réunie et d'une Papauté apostolique comme aux premiers temps après la Pentecôte (le « Pape angélique » des Franciscains primitifs), la dernière grande évangélisation de toute la terre (Matt., 24 : 14), même alors, les hommes, *parce* qu'ils sont hommes, resteront exposés aux suggestions du Mauvais. Le répit écoulé, l'œuvre maudite éclate, se manifeste à ciel ouvert (2 Thess., 2 : 8 ; Apoc., 20 : 7). Il ne s'agit plus de persécution, mais de séduction, de cet humanisme dans lequel tant des nôtres donnent encore pour être « à la page ». Comme au troisième chapitre de la Genèse, le Diable se présentera comme l'Illuminateur des intelligences, le Bienfaiteur des corps, le Confirmateur invigorant en nous les sources de la vie, jusqu'à la conquête de l'aséité (comme si celle-ci se gagnait ! Cf. Gen., 3 : 5-6 ; 2 Cor., 11 : 14). Soloviev a prophétiquement décrit, dans ses *Trois Dialogues*, l'évolution satanique de l'humanisme moderne, à la fois humanitaire, bourré de « compassion cosmique » à la bouddhiste, *tolérant* avec une égale et orgueilleuse indifférence le naturalisme matérialiste et certain pseudo-Christianisme défaitiste et « de son temps », donc *sans la Croix*, pour *favoriser* un syncrétisme où l'interprétation « initiatique » de la seule vraie Religion en neutralise tout le « poison » : le « venin du Magnificat » et du Sermon sur la Montagne. C'est ainsi que Satan pousse les peuples à la révolte contre les chefs de la « libre théocratie » (Soloviev), car l'Apocalypse ne parle plus de rois depuis leur défaite commune avec la Bête et le Faux Prophète (19 : 19-21). Le Christ règne sur terre par ce délégué du Messie dont Ézéchiel a prophétisé la venue : le *Nabi*. S'en prendre à ce « prince », c'est s'en prendre au Verbe incarné Lui-même.

« Gog et Magog… cernent le camp des Saints et la Ville bien-aimée » (Apoc., 20 : 7-8). Chez Ézéchiel, Gog est le nom dynastique ou personnel du roi qui règne sur Magog, empire dont font partie, comme peuples principaux, Rosch, Meschech et Tubal. Peu importe l'identité de ces derniers, en qui des commentateurs ont voulu reconnaître les Russes et les Moscovites (?!)… Il s'agit, ici, non plus d'un souverain envahisseur de la Palestine et de son pays, mais du « monde » entier, rangé sous l'étendard de Satan pour détruire Israël, mais *tout* Israël enfin complet, réconcilié : selon la chair et selon l'esprit. Suivant la Tradition juive, répandue déjà du vivant de Notre-Seigneur, lors de son Second (et triomphal) Avènement, le Messie commence par subir une période d'obscuration, d'humiliation, causée par la révolte universelle. Les « jours du Messie » *(Alma déathé diMeschicha)*, qui doivent inaugurer son « Royaume » *(Malkhoutha diMeschicha)*, s'ouvrent en réalité par ses « souffrances » *(Cheblé schel Maschiach)*, préalables, insistons-y, à son Second Avènement. D'où la stupeur indignée des Juifs et l'étonnement des Apôtres, lorsque le Christ, ayant revendiqué la dignité messianique, n'a pas fait, à son obscurité première, succéder